

## Typologie morphologique des habitats de marins-pêcheurs en Bretagne

Notre propos sera essentiellement d'examiner la répartition de l'habitat des marins-pêcheurs en Bretagne et d'établir une typologie de cette répartition. Nous verrons que nombre d'autres caractères importants en découlent.

L'on sait que la Bretagne, comme les autres pays néo-celtiques, et en fait comme l'ensemble de la frange atlantique de l'Europe, est remarquable par une tendance fondamentale à la dispersion de l'habitat, tendance si difficile à comprendre pour les habitués de l'habitat aggloméré : dispersion des chapelles, des commerces, avant tout des exploitations agricoles familiales, des fermes. Le réseau de ces fermes constitue le semis fondamental de l'habitat, l'élément le plus ancien, le plus constant de l'habitat breton dans son ensemble. Les autres habitats résidentiel, artisanal, industriel ou de service se sont surimposés à ce semis fondamental agricole. Ils comprennent souvent des types ayant évolué vers l'agglomération, comme beaucoup de bourgs communaux, mais ils retiennent aussi certains traits hérités de la tendance fondamentale à la dispersion. L'habitat maritime s'est aussi, comme on le verra, surimposé au semis fondamental de l'habitat agricole.

Il est nécessaire, pour avoir une idée à peu près juste de ces nouveaux habitats non-agricoles, d'examiner d'un peu plus près le semis de l'habitat agricole. Dans ce semis fondamental, la tendance profonde à la dispersion a admis des nuances, des formes diverses, unies d'ailleurs par de multiples formes de transition. Les formes extrêmes sont la ferme dispersée (éloignée de l'habitat le plus voisin par une distance de plus de 100 m) et le groupe de fermes, groupe de six à dix fermes ou pentis, forme d'habitat qui se retrouve dans tous les pays celtiques, et même dans toute la frange atlantique européenne. Il est désigné en breton par le mot *Ker-*, qui peut s'appliquer aussi à une ferme isolée ou à une ville, et en français de l'ouest par le mot « village ». Le professeur Evans, Gallois enseignant en Irlande du Nord, a trouvé à juste titre que l'on ne pouvait désigner ces habitats par le mot anglais « village », qui connote un habitat groupé plurifonctionnel,

comme le mot «village» en français de l'est, et a proposé comme nom générique le mot gaélique «clachan», qui a été adopté par la géographie anglo-saxonne. Certains clachan sont «en tas», sans plan organisé, d'autres sont formés de plusieurs «longères» de maisons jointives, toutes orientées vers le sud.

## I — Les formes traditionnelles de l'habitat pêcheur.

### I-1. Formes de dispersion.

Ce sont apparemment les plus anciennes, les premières apparues : les marins-pêcheurs ont vécu dans des maisons dispersées dans la campagne ou dans des clachan. Ce type d'habitat se rencontre encore aujourd'hui sur presque toutes les côtes de Bretagne. A l'origine les barques étaient tirées sur l'estran au fond d'anses abritées, voire hissées sur les littoraux rocheux. Il n'existait pratiquement aucun aménagement portuaire. Le mot breton «porz» désignait essentiellement une anse ou une crique naturelle servant d'abri. Même lorsque des installations sont apparues, que de petits «ports» au sens moderne du mot ont été équipés, et que des constructions diverses (auberges, commerces) ont été édifiées, les hommes de mer ont continué de vivre dans des maisons isolées ou des clachan. C'est le cas des petits ports vertigineux de la côte du Cap, où les clachan dominent ; c'est aussi le cas sur une bonne partie de la côte du Léon... Un exemple frappant du dynamisme de cet habitat dispersé est celui de la commune de Fouesnant qui possède une flottille de soixante-cinq caseyeurs, armés par cent quarante hommes, qui dispose de trois ports (en fait des cales) à Cap-Coz, Beg-Meil et Moustierlin, mais ne possède aucun «village de pêcheurs», les pêcheurs vivant éparpillés à travers la campagne. Il en était déjà de même en 1840 au temps du premier cadastre, qui indique une «presse» à sardines à Beg-Meil, mais aucun équipement portuaire. Cet habitat de pêcheurs ne se distingue pas morphologiquement des habitats paysans. Parfois des détails singuliers dénoncent la profession : la coque renversée d'un canot servant de toit à une soue à porc. Le crépi blanc, attesté dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, qui se rattache à une antique tradition atlantique du blanc couleur sacrée, était utilisé par les uns et les autres (cf. la description de J.P. Calloc'h : «e di livet e gwenn a gousk er stankenn don», «sa maison peinte en blanc qui dort dans la vallée profonde»). La population maritime ne se distinguait pas fondamentalement non plus de la population paysanne. Beaucoup de pêcheurs sont pluriactifs ou plus exactement leurs ménages étaient pluriactifs, la femme cultivant la terre, les parcelles («tachen») laniérées éparpillées dans les champs ouverts des Arvor (cf. encore ce que dit J.P. Calloc'h de sa mère).

## I-2. Les formes d'agglomération

Assez tôt, vraisemblablement vers la fin du Moyen Age, à côté de ces formes de dispersion en symbiose avec le milieu, se sont développées des formes d'agglomération, voire de concentration : naissance de villages, et même de villes de pêcheurs. En de rares points l'on peut même se poser la question d'une continuité depuis l'époque romaine : Douarnenez, où ont été retrouvées de véritables usines à garum, et surtout Alet-Saint-Servan.

Les «villages de pêcheurs», agglomérations de quelques centaines d'habitants sont en fait assez rares, et ne se trouvent guère que sur des îles ou presque îles incultivables. Quelques exceptions se présentent en Haute-Bretagne. Saint-Jacut, assemblage de longères regardant vers le sud, échelonnées sur une péninsule sud-nord, étroite, mais non dénuée de terres arables, a vécu surtout de la pêche. A Erquy le village du Tu-es-roc (autrefois Tieuroc), à l'origine sans doute simple clachan, s'est développé comme village de pêcheurs, selon les continuateurs d'Ogée, avant de devenir un village de carriers. Bizarrement situé sur une pente, il dominait le havre d'Erquy, dont le bourg semble avoir ignoré la pêche.

Les «villages de pêcheurs» anciens les plus typiques sont en Finistère : Molène, Sein et l'Île-Tudy. Kéridy, longtemps port de pêche de Penmarch était à mettre dans la même catégorie. Formés de maisons disposées sans ordre ou en longères parallèles, séparées par des rues étroites — aucun attelage n'était concevable en ces lieux — ils se sont caractérisés très tôt par la couleur vive de leurs ouvertures, liée à l'emploi de peintures pour bateaux, tranchant sur le blanc des murs dû au passage annuel au lait de chaux. Certains vestiges archéologiques confirment l'ancienneté de ces habitats : ruines (restaurées) de l'église Saint-Thumette à Kéridy, partie de l'église et une petite façade de pierres de tailles à l'Île-Tudy. Il s'agissait ici de marins monoactifs, connaissant tout au plus un modeste jardinage, population que tout opposait aux populations voisines : l'activité, le genre de vie, les comportements. Cette opposition fut longtemps symbolisée et matérialisée par la coiffe : la «penn-sardin» de Kéridy et de l'Île-Tudy, que l'on retrouvait aussi à Douarnenez et à Concarneau.

Ces dernières localités appartiennent à une catégorie d'habitat de pêcheurs que l'on peut qualifier d'urbaine. Une commune, en situation intermédiaire offre un cas curieux, intermédiaire entre le village et la ville : c'est Cancale. Dans cette commune le bourg s'est développé autour de l'église, sur le plateau, en campagne, comme sans rapports avec la mer qu'il domine pourtant. Mais sur le rivage s'est développé un village de pêcheurs : La Houle (terme gallo d'origine germanique désignant une grotte). Cette localité, allongée le long de la courbe de la laisse de haute-mer, qui arbore aujourd'hui en façade un alignement de restaurants,

conserve de son passé de village de pêcheurs une rue intérieure et des ruelles étroites. Le bourg et la Houle forment aujourd'hui une agglomération double, unie par une rue continue, et dont la population est comptabilisée en bloc (Cancale, 1982, population totale: 4893, agglomérée 4433).

Parmi les véritables villes de pêcheurs, l'on peut distinguer deux types: les villes ouvertes qui, bien que qualifiées de «villes» par Ogée, n'ont jamais eu sous l'ancien régime de remparts, ni de communautés de ville, et les anciennes villes-closes. Parmi les premières on doit ranger Paimpol (5591 habitants agglomérés), Camaret (2828 habitants), Douarnenez (16638 habitants), Audierne (3032 habitants), parmi les secondes, Concarneau (18825 habitants) qui a conservé la ville close, noyau originel de l'agglomération, Port-Louis, qui, à vrai dire avait — a toujours — une citadelle et et non une ceinture de remparts, et le Croisic, qui a perdu ses remparts.

La plupart de ces villes, quelle que soit leur catégorie, se caractérisent par des maisons hautes et tassées; maisons de deux ou trois étages, plus hautes souvent que celles des petites villes de l'intérieur, bordant des rues étroites, parfois en escaliers (Douarnenez). La population de ces villes a tôt montré une forte personnalité. Les pêcheurs, monoactifs de la mer, ont eu un comportement politique très tôt avancé, comme l'a montré Siegfried sous l'effet de «missions socialistes» envoyées de Paris auprès des ouvriers de l'arsenal de Brest qui ont converti à leur tour une fraction notable de la population des principaux ports de pêche. Les femmes, à Audierne et Concarneau, portaient la coiffe «penn-sardin» qui était aussi la coiffe de Douarnenez et de sa campagne: Pouldergat, et de la presqu'île de Crozon. Ces villes, longtemps trèves de vastes paroisses rurales (Paimpol de Plounez, Camaret de Crozon, Douarnenez de Ploaré, Audierne d'Esquibien, Concarneau de Beuzec), ce qui explique sans doute la modestie et la rareté des anciens édifices religieux subsistant (Audierne, Douarnenez).

## II — La complexité des développements modernes

A la suite des grandes découvertes, les activités maritimes européennes se sont fort diversifiées. Chez nous, ces transformations, commencées avec un certain retard, au XVI<sup>e</sup> siècle finissant et au XVII<sup>e</sup> siècle, se sont poursuivies au XVIII<sup>e</sup> et se sont accélérées au XIX<sup>e</sup> et se poursuivent, encore plus spectaculaires, de nos jours. Les développements nouveaux sont à la fois techniques, économiques et démographiques. C'est alors que la Bretagne maritime se divise. Le littoral nord, de Bréhat à Cancale a suivi la grande option hauturière, morutière qui a été celle de la façade française de la Manche, jusqu'à Dunkerque. Le littoral sud, de Camaret au Croisic, a commencé, comme toute la façade atlantique française jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, la poursuite des poissons bleus: sardine d'abord, puis thon.

## II-1. La côte de la morue.

Sur la côte septentrionale, la pêche côtière a continué de manière assez traditionnelle jusqu'à nos jours, dans les cadres d'habitat anciens. Ainsi, à Cancale, les pêcheurs côtiers ont continué longtemps à vivre à la Houle. Les innovations dans les activités et l'habitat ont été introduites par les hommes de la grande pêche, dont les comportements d'habitat ont été différents selon les catégories socio-professionnelles : armateurs, capitaines ou matelots. Les armateurs habitaient en ville (à Saint-Malo), ou se firent construire de solides maisons de pierres de taille, aux belles proportions, au bourg (à Cancale), ou sur les quais des petits ports (de la Baie de Saint-Brieuc). Les capitaines tendaient à suivre l'exemple des armateurs, mais avec des maisons plus modestes et situées moins exclusivement en agglomération. Les matelots, eux, vivaient pour la plupart à la campagne soit en dispersion (marais de Dol, Ploubazlanec et autres communes des environs de Paimpol), soit dans les gros villages ou clachan de la Rance (Saint-Suliac, La Ville-ès-Nonais, Mordreuc). Les ménages étaient pluriactifs, les femmes travaillant la terre pendant les longues campagnes des maris.

Aujourd'hui, la grande pêche n'est plus exercée que par quelques gros navires basés à Saint-Malo, et seuls les différents types d'habitats, par leur répartition et leur morphologie, témoignent d'un passé révolu.

## II-2. La côte de la sardine et du thon.

Sur la côte atlantique, la pêche côtière traditionnelle et les pêches nouvelles (thon, langoustines, langouste) ont continué à s'exercer dans les cadres traditionnels évoqués dans la première partie de cette étude. Toutefois, des changements importants sont aussi intervenus.

Les villes de pêcheurs, d'une part, Camaret, Douarnenez, Audierne, Port-Louis, Le Croisic, de manière assez paradoxale, tout en exerçant avec une hardiesse extrême certaines pêches nouvelles, sont longtemps restées fidèles à des techniques, à des « métiers » traditionnels, et ont tendu à perdre de leur dynamisme.

Surtout une véritable révolution a changé la face de la côte bigoudène. Les marins bigoudens, d'autre part, ont contribué à maintenir ou à renouveler le dynamisme des ports traditionnels du Morbihan.

On a assisté d'abord à un déclin des « villages » traditionnels de pêcheurs : Kécity, l'Île-Tudy, comme aussi plus loin de Quiberon et des ports de Belle-Île.

En revanche, des sites encore déserts vers 1840 : Saint-Guérolé en Penmarc'h, Guilvinec (alors en Plomeur), Lesconil en Plobannaec,

furent fréquentés, malgré des difficultés nautiques parfois considérables (à Saint-Guérolé), furent pourvus d'installations portuaires, virent affluer des bigoudens de l'intérieur, venus d'une campagne surpeuplée pour participer à l'exploitation de la mer. Les premières conserveries de sardines, les « fritures » utilisant le procédé Appert, furent établies dans ces ports. Les Guilvinistes se vantent que leur agglomération est une « ville champignon » à l'instar des villes américaines. En fait, il s'agit d'un habitat de pure tradition rurale sans aucune trace d'urbanisme : maisons souvent basses, sans étage, construites au milieu d'un terrain plus ou moins vaste, le long d'un chemin préexistant ou au hasard des terrains disponibles. Cette marée de constructions submergea la partie occidentale de la commune de Penmarc'h, jusqu'à une ligne allant de Porz Karn au bourg, et toute la commune de Guilvinec (soustraite à Plomeur), débordant même dans les années récentes sur le territoire de Plomeur, faisant de Treffiagat et de Lesconil des « hameaux » au sens juridique, plus peuplés que leurs chefs-lieux. Loctudy, qui pendant longtemps ne reçut que les bateaux marchands ne pouvant remonter jusqu'à Pont-l'Abbé, attira la fonction de pêche que laissait périliter l'Île-Tudy. Le quartier du port se développa à un kilomètre du bourg paroissial, tandis que la « mitage » des maisons de pêcheurs couvrait toute la partie orientale de la commune. Là, comme dans les autres « ports bigoudens », un habitat continu le long de rues, avec commerces et services se développa aux abords du port, à l'image de ce qui s'était passé autour des églises dans les anciens « bourgs » paroissiaux. Loctudy, avec 3 010 habitants agglomérés en 1982 est devenu officiellement une ville selon les critères de l'INSEE, ainsi que Guilvinec (population agglomérée 4 087, éparses : 4), érigé même récemment en chef-lieu d'un nouveau canton.

Actuellement, le dynamisme bigouden se développe surtout sur place, dans le pays bigouden. Mais dans les années 1920 et 1930, il y eut une phase de colonisation bigoudène, surtout guilviniste, par voie de mer, à l'instar de l'antique colonisation grecque. La sardine, principale ressource alors des ports bigoudens, est un poisson saisonnier fantasque, poisson méridional qui ne remonte pas tous les ans jusqu'à la latitude de nos ports bigoudens. Son absence, au début du siècle, y causa même une disette sérieuse (c'est pour venir en aide aux populations affectées que des religieuses bretonnes réfugiées en Irlande, par suite des lois contre les congrégations, introduisirent au pays bigouden la fabrication des « dentelles d'Irlande »). Dans les années vingt et trente donc, au lieu d'attendre sur place le retour de la sardine, des équipages bigoudens allèrent la pourchasser vers le sud, emmenant parfois sur leurs chaloupes femmes et enfants, soit pour une saison, soit pour un établissement définitif. Ils revitalisèrent ainsi la pêche sardinière à Quiberon, au Croisic (où aujourd'hui encore certains bateaux portent des noms bretons), et jusqu'à l'Île d'Yeu. A la même époque qu'au pays bigouden, un phénomène semblable

à l'émergence de Guilvinec ou de Lesconil donna naissance au port thonier d'Étel.

### II-3. Le cas des deux ports principaux : Concarneau et Lorient.

Ces deux ports, les plus importants de la côte atlantique, méritent un développement spécial.

Concarneau, ancienne ville close de commerçants et de pêcheurs, devenue important port sardinier (d'où la fête des filets bleus), puis thonier (thon germon), est devenue depuis 1945 en plus un grand port de chalutage, talonnant et presque dépassant Lorient, tout en renouvelant le vieux « métier » thonier par la pêche lointaine du thon tropical, à l'aide d'unités puissantes et sophistiquées. Assez tôt, la ville close, insulaire, puis la ville nouvelle, développée sur le continent à l'ouest de l'île ont été désertées par les marins qui habitaient surtout le faubourg du Lin, au nord de l'île, sur un territoire qui dépendit longtemps de Beuzec-Conq. Puis le Lin devint un faubourg ordinaire urbain et les marins vinrent de « villages » (clachan) ou d'habitats de route des communes voisines, de Beuzec-Conq à Fouesnant. Cette zone proche fournit toujours à Concarneau des marins de pêche côtière ou de chalutage lointain. Mais pour la pêche du thon-germon, grande spécialité de Concarneau dans la période d'entre-deux-guerres, pêche saisonnière d'été pratiquée du large du Portugal au large de l'Irlande, les marins vinrent surtout de communes situées à l'est de Beuzec-Conq : Trégunc, Névez, Moélan... Ces marins, habitant dans les fermes isolées et les clachan de ces communes, furent longtemps pluriactifs : cultivateurs l'hiver, pêcheurs-thoniers l'été. J'ai même connu l'un d'entre eux qui, à ces deux activités, ajoutait le métier de maçon. Maintenant, l'activité de pêche ne peut plus être uniquement saisonnière, et la pluriactivité a disparu. Mais les marins de ces communes, qui pratiquent essentiellement la pêche du thon tropical, habitent toujours, en dispersion, dans leurs communes d'origine, ce qui explique qu'ils soient longtemps restés fidèles à la langue bretonne, jusque dans les mers tropicales. On rapporte que, là-bas, ils communiquaient entre eux de bateau à bateau par radio, en langue bretonne, pour ne pas être compris de leurs concurrents japonais, mais que ces derniers, ayant fini par savoir quelle était cette langue étrange, envoyèrent certains des leurs en Bretagne pour apprendre le breton. La pêche concarnoïse a donc développé un complexe d'habitat, alliant la ville centre (15 747 habitants en 1982), dont beaucoup sont au service de la pêche mais dont peu sont pêcheurs, à une zone périphérique de pêcheurs-navetteurs proches, et à une extension résidentielle très étendue vers l'est pour les pêcheurs en mers lointaines.

Le cas de Lorient est spécial. On sait qu'il s'agit d'une création doublement volontaire d'une ville au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, et d'un port

moderne de chalutage dans les années 1920. Lorient est un cas rare de ville maritime réunissant les trois fonctions : militaire, de commerce et de pêche, les trois secteurs ayant des importances comparables. L'adjonction récente de la pêche aux deux activités plus anciennes explique que Lorient n'ait jamais possédé de vrai quartier de pêcheurs. Dans la région, les communes de pêcheurs étaient Port-Louis, Gâvres, Plœmeur (par ses petits ports comme Lomenier) et surtout l'île de Groix. Groix, qui joua un rôle majeur dans l'extension vers le nord de la pêche thonière, possédait deux ports, mais ses pêcheurs vivaient, comme on l'a vu, dans les nombreux clachan de l'île. Le développement de la pêche moderne à Lorient, qui s'exerce tout au long de l'année, a attiré dans l'agglomération lorientaise nombre de pêcheurs, mais beaucoup d'autres conservent leur domicile dans les anciens petits ports. Groix, notamment, où la tradition thonière ne fut pas relevée après la guerre, est devenue une véritable banlieue insulaire de Lorient.

### Conclusion

La fresque que nous venons de dresser à grands traits suffit à montrer la complexité de l'héritage de la pêche bretonne dans le domaine de l'habitat. Cet habitat marque le paysage, et par sa répartition : clachan, villages, villes de pêcheurs, et par le caractère original des demeures des gens de mer, depuis les hôtels en pierres des anciens armateurs hauturiers, jusqu'aux simples maisons blanches des pêcheurs bas-bretons, enfin par les rares, modestes, mais intéressants monuments religieux conservés, et les bâtisses relevant de l'archéologie industrielle. L'histoire de ces habitats est longue, à la fois conservatrice de vieilles traditions et constamment renouvelée par un dynamisme dont la localisation préférentielle a d'ailleurs varié selon les époques, favorisant d'abord la côte nord et actuellement la côte sud. On ne peut comprendre les problèmes actuels de ces habitats, sans une connaissance ou au moins une conscience de l'importance de leur histoire.

Pierre FLATRÈS